

[9 janvier, Marseille]

9 janvier. Six heures (soir).

Mon petit journal : les jours sont. Au fond, je suis occupé toute la journée : le lycée, puis la Croix-Rouge et les cours à la machine. À la Croix-Rouge, j'ai fait connaissance « plus ample » avec l'une des jeunes filles, belle : ça restera comme ça, ou plus ? Dimanche dernier, la sortie fut épatante : une bonne marche, le déjeuner, puis de retour à Aubagne, dans le grand café de la ville où nous avons ri comme des fous. Il y avait là une jeune fille entre autres, pas mal, mais qui semble « réservée » au juge d'instruction ; un type du club, veuf, assez vieux et sympa du reste. Avant-hier, j'ai été à l'Opéra avec le fils d'un ancien ministre des Affaires Étrangères : Baudoin. (C'est son père qui a signé l'armistice « Juin 40 ».) Le concert fut bon, et Baudoin me parla de la « splendeur » de sa famille : un père brillant polytechnicien, mais surtout amateur passionné de meubles anciens, tableaux, livres etc. Leur somptueux appartement à Paris, avenue Maréchal Foch, tout le « grand monde » qu'ils connaissent, etc. J'écoutais, disant parfois : « oh oui », ou « pas mal. » Moi, pour le moment, je ne connais que Gide, alors... Son père – dit-il – possède des sculptures et des tableaux que le Louvre lui demande depuis dix ans, et son « père » a recueilli un sculpteur, génial, paraît-il, mais presque inconnu. Il m'a invité à venir chez lui, le lendemain : ici leur appartement est déjà pas mal. Et c'est vrai : il y a des statuettes, treizième siècle, des tapisseries quinzisième, un secrétaire « Marie-Antoinette », une vaisselle etc. et tout ça – paraît-il, du vrai de vrai. Mais c'est drôle : que de manières, il y avait, malgré tout : je me sentais forcé de dire, à chaque tableau, chaque triptyque, ~~avec un sourire ravi~~, « Oh ! ça, c'est fameux » et je sentais mes lèvres tendues, pour sourire. L'après-midi, il m'invita pour jouer à ma bataille navale (celle que j'ai inventée) ; puis il n'a pas voulu. On a joué à la simple bataille navale, et on se fâcha. Je partis à mon cours.

Seulement, hier aussi, j'eus rendez-vous, avant, avec deux types. L'un, c'est un copain de Lakanal, avec son cousin. Je les rencontrai, il y a quelques jours, et ils me demandèrent alors de me renseigner sur les bateaux qui allaient à Casablanca. Hier, je vins le leur dire. Ils m'ont avoué leur but : ils veulent aller chez de Gaulle. Ici, ils sont en situation irrégulière, car, ayant vingt ans, ils devraient être au camp de jeunesse. Nous allâmes ensemble au consulat américain, pour nous renseigner : mais ils ne peuvent rien faire. Ils vont donc aller à Casa et de là, ils ont – disent-ils, un moyen. Ici, ils ont peur d'aller même à l'agence de voyages, on peut leur demander les papiers, ou les suivre. Ils ne veulent pas se faire remarquer. Moi je suis un peu embêté : à l'agence de voyages, au lieu de demander un bateau pour Casa, je demandai un bateau pour Oran. Demain j'y retournerai.

Au fond, je vois qu'avec tout ça, je remplis mes journées. Ce soir aussi, par exemple : c'est la réunion hebdomadaire au Club Alpin. Maintenant, chaque dimanche, il y a une sortie. J'en ai donc fini avec cet ennui morne.

À propos de Baudoin : c'est un type intelligent, certes, avec certaines connaissances : mais malgré une simplicité, que de poses : tel morceau de Wagner est merveilleux, inoubliable, etc., telle tête de son sculpteur est simplement géniale : je ne l'ai pas trouvée mais j'ai dit que oui ! Et il ajoute :

- Tu sais, [illisible], c'est un vrai artiste. Par exemple, une fois, il est sorti sans culotte, dans la rue.

Un type énorme. Il ne sait pas ce que c'est que l'argent. Un vrai artiste, je te le dis.

Ce que c'est bête et faux cette définition du « vrai artiste » comme d'ailleurs toutes les définitions, même celle-là, si l'on veut, etc.

[22 janvier, Marseille]

22 janvier. Six heures trente.

Le froid continue, dans ma chambre surtout, parce que ce n'est pas chauffé. Histoire invraisemblable : il paraît qu'à Nice ça a été terrible et qu'en fin de compte on ne m'attendait plus là-bas que pour les « noces », et pas de Figaro. Comique, en tout cas Hélène est partie vers une « destination inconnue ». Ici, rien. Un peu de travail pour les compositions : demain, celle de physique-chimie. Avant-hier, le professeur s'est fait presque « engueuler » par l'inspecteur en tournée. Et j'eus pitié de notre pauvre prof, abruti, et du sourire malheureux qu'il avait. Il tremblait tellement qu'il ne put réussir aucune expérience.

Plus rien comme « évènements ». La guerre continue, naturellement. Bientôt finie peut-être. À la Croix-Rouge, je ne suis plus réapparu. La jeune fille « assez belle » a eu gain de cause, au fond, puisque je ne suis plus revenu. Lui ai-je plu ? En tout cas, moi, ces quelques jours ont suffi à me l'indifférer totalement. Elle aussi, sûrement. Mais j'irai voir peut-être, le 21, par exemple. Et au fait, je n'arrive pas à me débrouiller pour écrire une lettre à Gide. Plus d'un an pourtant s'est passé. Je vais voir.

[3 mars, Marseille]

3 mars. Douze heures (midi)

Voilà que j'en viens à l'idée de faire publier non pas cette critique sur la philosophie, mais un poème. Au fond, je ne risque pas grand-chose : de toute façon, un poème passe inaperçu. Il suffit que Gros le trouve bien pour le publier. En attendant je copie à la machine un poème ou plutôt trois poèmes anglais dont deux de Donne. Il y a des vers fameux : aujourd'hui, on se prend de passion pour ces poètes intellectualistes et T. S. Eliot donne l'exemple (Valéry chez nous). Là, « l'intelligence » suit toujours ou précède le sentiment.

À moins que par épurations successives, seule l'essence du sentiment parvienne. Mais alors, de toute façon, il faut considérer la poésie comme une fin. Il me semble que ce n'est pas cela. Chaque état d'esprit est un poème. Et même ce besoin au fond, de se demander pourquoi passer par tels états pour en parvenir à d'autres. Autrement dit, le poème ne doit pas être une « reconstitution » car à l'origine ce ne doit pas être une « construction ». Et après ? Pourquoi dire : ne doit pas ? Quelqu'un fait des vers et s'en fout de ce qu'il doit et ne doit pas faire. Mais cette liberté immense est prisonnière du fait même qu'il y a ce besoin de liberté. On peut donc voir les limites et les porter à l'infini. Et chaque vers se ressent de ces états.

En ce moment, je me sens plutôt joyeux. Hier, c'était l'abattement grisâtre.

Tout cela sans raison, ou plutôt avec une raison, toujours la même : vie normale, moyenne, un petit voyage en perspective pour Pâques, le temps qui commence à se faire beau. Mais hier aussi le temps se faisait beau. Et pourtant, ce ne m'était pas une raison [passage interrompu, repris le même jour]

3 [mars] (suite)

d'être joyeux. Hier aussi je savais que j'irai en voyage : j'étais content, mais c'est tout. Alors, pourquoi aujourd'hui, cette tendance à la joie, avec les mêmes raisons d'espérer qu'hier ? Aujourd'hui bien sûr, je donne toutes ces raisons, mais au fond, ce n'en sont pas, puisqu'hier ce n'en étaient pas...

En tout cas, voilà un nouveau cahier : pas [illisible], mais beau de couverture. Il me plaît bien. Au fond, je crois que personne n'est capable « d'endurer » un poème, même pas maman. Le lui ai lu, il y a trois mois à peu près ~~une poésie~~ un poème qu'elle a trouvé fameux ; je le lui relis aujourd'hui pour voir si on va le publier et aucune réaction. Elle s'est – paraît-il – mise à la place de papa. J'admets qu'il est plus facile de se mettre à la place de papa qu'à celle de Valéry. Papa a en poésie du goût très net pour la musique et le rythme. C'est un goût comme les autres qui ne se discute pas. Mais alors autant dire tout de suite que ce que j'ai écrit ne vaut rien. D'autant plus que je me moque de ceux qui me liront. Ma mère voudrait que tout le monde puisse me digérer et moi je m'en moque que tous aient la colique. Moi, Je sais...

[1^{er} avril, Cabris]

1^{er} avril. Cinq heures.

Donc, me voilà à Cabris. D'abord à Digne, c'était infect. Après un voyage interminable, nous voilà arrivés. Gide est à Nice. Schlumberger m'a invité pour demain au château. J'ai eu raison de ne pas y aller tout de suite après notre rencontre à la poste : c'eût été drôle. Maman et moi passons très bien le temps. Il fait beau. Papa va venir nous rejoindre à pied. La patronne aussi est très gentille.

Aucune nouvelle sur Nice. La vue est toujours magnifique, et j'écris allongé sur une chaise longue, toute la vallée à mes pieds et les monts d'en face.

Mon stylo est plein d'encre, fêlé, tombé. Il a fait son temps. Mais je l'aime bien.

[3 avril, Cabris]

3 avril. Trois heures.

Je suis dans une chaise longue dans le potager de la propriétaire. Le soleil tape. Aussi, ai-je installé un petit parasol pour me protéger la tête. Il fait un peu de vent. La vue est magnifique à mes pieds. Hier, j'ai été au château, et vu Schlumberger.

Je lui ai lu un passage de *Pierre*.

Il a critiqué les détails et n'a pas dit l'impression qu'il en ressentait. Nous étions assis dans le parc, et il eut des manières caressantes. Nous avons parlé un peu de tout, et je dois revenir demain lui lire des poèmes.

[4 avril, Cabris]

4 avril. Cinq heures.

Je me suis bien installé ; une grande caisse creuse pour table, une chaise, [X] et la vue, nette, absolument, verte, et la mer. Cette nuit, j'ai mal dormi : réveil à trois heures, et impossible de retrouver le sommeil. Puis, ce matin, avec mon pantalon gris clair, mon veston bleu et ma chemise blanche, je suis allé au château. Le soleil brillait déjà, avec du vent. Je sonnai et une petite bonne vint m'ouvrir.

- M. Schlumberger est là, s'il vous plaît ?

- Si vous voulez me suivre.

Le hall était toujours le même, avec en petits carreaux, tapis, sculptures et tableaux.

J'entrai dans sa chambre. Elle était assez grande, et bien meublée : tapis, table, lit, etc. [,] tout cela large et profond. Et la vue de la fenêtre, magnifique.

- Bonjour, Monsieur.

- Bonjour.

Il resta assis, près de sa machine à écrire.

- Alors, comment ça va ?

Son sourire était aimable. Je souris aussi.

- Ça va bien. Seulement cette nuit, j'ai mal dormi.

- Ah ? Ce sont vos pensées qui vous tourmentaient ? Des scènes de votre roman.

- Oh ! non !

Je ris. Il avait

(Je continue à cette encre, mon stylo est vide.)

... tout en parlant, tiré un livre d'une case.

- Vous connaissez ça ?

C'était un roman de lui.

- Non.

- Il faut que je vous donne un livre.

Il l'ouvrit et le dédicaça.

- Merci, oh, ça je suis content.

Il se mit à rire, et m'étreignit. Puis, nous sortîmes dans le parc. Le vent soufflait fort, et nous recherchions un coin abrité. Enfin, ce fut trouvé. Il arracha du thym avec vigueur pour faire un siège plus doux, et nous nous assîmes, côte à côte, sa main me serrant l'épaule.

- Alors, lisez vos poèmes.

Je tirai un papier de ma poche, et commençai à lire. Il écoutait, attentivement. D'abord, je lus : « J'ai vu tomber le soleil, etc. » Et je le lus et le regardai. Il parut réfléchir, puis me regarda aussi, souriant un peu.

- Quelle est l'origine de ce poème ? Est-ce une évocation poétique ou une expérience personnelle ?

J'hésitai à répondre. Je le vis, chauve, ironique, mince, les yeux fins, les lèvres fines, et jeune pour ses soixante-deux ans.

- C'est peut-être un mélange des deux, dis-je.

- Oui, oui.

Il prit mon papier et relut, lentement.

- Et l'autre.

Je lus « Dans le loin etc. » Il m'écouta, et je terminai :

- Ah ! fit-il. Oui, il y a vraiment quelque chose, dans ces deux poèmes. Vous avez essayé d'atteindre à quelque chose de ~~personnel~~ secret, oui, et vraiment, je suis bien impressionné par ces poésies. C'est émouvant.

« Oui, pensais-je, il mesure ses paroles » et je réentendais : [«] vous avez essayé » qu'il répéta, deux ou trois fois.

Puis il se tut, reprit mon papier et se remit à regarder, à lire à demi-voix.

- Oui, oui.

Pourtant, je remarquai bien que son apparence en disait plus que ses paroles.

- Et le troisième alors !

Et je lus « La terre ne etc. [»]

- Mais, [«] désolance [»], ça c'est bien.

Il me le dit d'un ton sûr, quand j'eus terminé. Je souris. Il me regardait toujours.

- Parfaitement. C'est abouti ; il y a moins d'images que dans les deux autres, mais tout y est.

Vraiment, c'est, c'est très bien. Relisez là.

Je relus, et il réfléchit.

Je souriais toujours, sans pouvoir me retenir. Avant ce poème, il avait dit qu'on ne pouvait pas juger d'après des vers.

- Bien sûr : on est jeune, alors on a souvent besoin d'exprimer cette chaleur, ce renouveau. Et après, qu'est-ce que cela donne souvent ? Rien du tout.

Aussi, maintenant, je lui demandai :

- Est-ce qu'on peut me juger par cette poésie ?

Il se mit à rire.

- Écoutez : vous devez trouver mes jugements bien réservés, n'est-ce pas ?

- Oh ! oui.

- Eh bien, croyez-moi : c'est le meilleur service que je puisse vous rendre. Oh ! bien sûr, vous auriez bien voulu, et moi aussi, j'aurais bien voulu m'écrier : quel génie ! On n'a jamais vu ça ! Vous me faites découvrir la poésie ! Un nouveau Rimbaud. Eh bien ! Non, non. Si je vous disais ça, je me considérerais comme un salaud. Qu'est-ce qu'on n'a pas vu comme jeunes gens, depuis la guerre, qui écrivaient pour avoir une situation enviable, pour bien se faire voir auprès des camarades. Et les éditeurs qui voulaient toujours des jeunes, des jeunes, encensaient leurs premiers romans, faisaient une publicité monstre, et le pauvre type, bien sûr, il croyait que ça y était, qu'il était celui que le monde cherchait. Puis, son deuxième roman était à peu près semblable au premier : il n'avait pas grand-chose de nouveau à dire, et on l'accueillait beaucoup plus froidement. Enfin, à son troisième roman, l'éditeur disait « non : j'ai déjà perdu avec vos deux premiers, je ne peux plus [»]. Alors voilà mon malheureux, à vingt-cinq ans, ayant abandonné tous ses examens, et au lieu de chercher un métier et d'écrire quand il aurait quelque chose à dire, il s'embarque dans du mauvais journalisme, à bon marché. Et il ne fait jamais rien. Oh ! Vous savez, le mot de Degas : « découragez les beaux-arts » est très profond. Si l'on vous encense, si l'on s'exclame d'enthousiasme, bien sûr, on vous savonne le chemin, vous vous laissez glisser, et souvent, il n'y a pas de résultats. Au contraire, il faut décourager, décourager, et celui qui a vraiment la vocation, qui a vraiment quelque chose dans le ventre, eh bien, celui-là, justement, il ne se découragera pas. C'est alors qu'on voit celui qui a vraiment quelque chose à dire. C'est pour ça, mon petit : j'estime que le plus mauvais service que je puisse vous rendre c'est de dire : comme c'est merveilleux ! Beaucoup d'autres vous l'auraient dit. Mais ça ne sert à rien.

Il sourit et me regarda. Je hochais la tête, murmurant : « c'est vrai, c'est vrai ».

- Avec tout ça, reprit-il, je répète que dans ces vers il y a quelque chose, et que vous pouvez les faire éditer.

Le vent s'était calmé. Il me prit par le cou et m'embrassa sur les lèvres. Et je ne pouvais m'empêcher de penser à certaines choses, avec mépris ; les mêmes manières, ces mêmes gestes, chez tous ces vieux messieurs chauves.

- Mais comment avez-vous connu Gide ?

Je lui racontai. La lettre écrite, etc.

- Oui, fit-il, en souriant, et il vous a invité chez lui ? Gide est toujours curieux de savoir qui va venir. Quel âge, vous aviez ?

- Quatorze ans.

- Quatorze ans ? Mon Dieu, vous ne manquez pas de culot pour montrer à Gide vos vers de quatorze ans. Nous, à cet âge, on était si timides.

Je lui dis le début de « Tristesse » que j'avais alors montré à Gide. Il le trouva pas mal du tout.

- Ce qui est bien chez Gide, fit Schlumberger, c'est qu'il n'est pas du tout bonze : car enfin, un homme, avec sa situation.
 - Mais vous aussi, lui dis-je, en souriant.
- Il sourit aussi de même.
- C'est vrai. Mais je connais maint académicien chez lequel il faut pénétrer en tremblant.
 - Duhamel, par exemple ?
 - Non, pas tellement. Il est assez simple.
 - Mais tellement embourgeoisé, dis-je.
 - Oui, c'est vrai, il est un peu gnian-gnian, et toute sa *Chronique des Pasquier* m'ennuie. Mais enfin, il a son *Salavin* où il y a de bons morceaux, inspirés de Dostoïevski, naturellement, et sa *Vie des martyrs* qui est un des bons livres sur l'autre guerre.
 - Et Valéry[?], demandai-je.
 - Oh ! Valéry, c'est un homme très intelligent, bien sûr, mais difficile à suivre. Pendant une heure, par exemple, il peut vous soutenir un paradoxe, et vous le suivez, discutez, et puis, après au bout [d'] une heure, il vous dit : [«] Oh ! Après tout, je m'en moque, j'aurais pu aussi bien dire le contraire. [»] Alors, zut. Ce qu'on demande, c'est la pensée propre de Valéry, et non un de ces aphorismes, un de ces jeux de mots dont on pourrait changer le sens sans le rendre ni plus juste ni plus faux. [Et puis, l'autre n'est là que pour lui renvoyer la balle. Il ne peut pas monologuer tout seul. Alors on lui sert de fronton basque.]

Nous riions.

- Et ce Strigelins, dont parle Jules Romains, c'est Valéry ?
- Oui, c'est Valéry, bien sûr, un peu changé, par Romains.
- Mais d'où est-ce qu'il sait tout ça Jules Romains. Sa Mission à Rome, par exemple ?
- Ah ! C'est un homme qui est bien renseigné, et aussi très intelligent.
- Il doit être intéressant.
- Oui, Il est très intéressant, mais tout rempli de lui-même, et plein de tact, de savoir-faire, mais le cœur sec comme ça.

Et il me montra un petit bout de bois mort qu'il cassa en deux.

- Le cœur de Romains, autant dire qu'il n'existe pas.
- Mais vous, vous connaissez tout le monde, fis-je, tous les écrivains.
- Oh ! Pas tous. Je vis à l'écart des salons, des cénacles, mais bien sûr, j'en connais beaucoup.
- Et Claudel, vous le connaissez ?
- Oui, je l'admire beaucoup, c'est un grand esprit poétique, mais comme homme, il est affreux : plein d'orgueil, jamais il n'est content, et il bougonne tout le temps, et parle avec une grosse voix de paysan. Et puis c'est un catholique, catholique, alors que voulez-vous ! Moi, à cause de mon origine protestante, je suis un hérétique pour lui. Et encore, il sait que j'ai fait des conférences sur lui, où je l'admire beaucoup, alors il me ménage. Mais Gide, c'est sa bête noire, Satan, le mauvais berger etc.

D'ailleurs, il a fait un commentaire de la Bible, dernièrement, qui n'a aucun intérêt. Il vous dit, par exemple, que le Seigneur qui marche, suivi de ses dix fidèles, ça signifie les dix péchés capitaux, et il vous cite chaque péché. Comme au Moyen Âge. Mais qu'est-ce qui me prouve que ça ne signifie pas les dix amis avec lesquels, je déjeune dix fois par mois, ou même les dix qualités vertus principales ?

Je lui racontai qu'à Digne j'avais cherché qui y était archevêque en 1920, à cause de J. Romains.

- Oh ! Il ne faut pas chercher exactement, me dit-il. Romains a bien pu mettre à Digne ce qui se passait à Quimper, par exemple. Par contre, quelqu'un qu'il a bien dépeint, avec trop de ressemblance, même, c'est [illisible] de la Villerabelle [*sic*], archevêque d'Aix-en-Provence. [Et l'académicien, c'est Duhamel.
- Comment, Jallez ?
- Oui, le débaucheur de petites filles. Remarquez que je ne crois pas que Duhamel ait jamais débauché les petites filles.]

Nous continuâmes à parler, de Mauriac, qui est très sympathique, paraît-il, et observe une très belle attitude en ce moment. Il déteste les Allemands.

- Alors que le monde littéraire, reprit Schlumberger, donne plutôt le mauvais exemple. Prenez Montherlant : quel besoin a-t-il eu de retourner à Paris, et de collaborer à *La Gerbe* ?
- Qu'est-ce que c'est *La Gerbe* ?
- C'est un journal fondé par Alphonse de Chateaubriand.
- Il doit être drôlement vieux !
- Oh ! Tranquillisez-vous, ce n'est pas celui du débat du dix-neuvième siècle ; on ne l'a pas conservé dans un mausolée exprès. Celui-là, c'est un écrivain [illisible], un vieux nazi d'avant-guerre. Aussi quand les Allemands sont arrivés, ils lui ont demandé de fonder un journal.
- Il paraît que Cocteau en est aussi, fis-je.
- Bien sûr. Mais Cocteau, pourvu qu'il ait son opium, et qu'on parle de lui, c'est tout ce qu'il lui faut ! c'est dommage : il avait de grandes qualités, mais il a trop fait la crevette.
- Il paraît qu'il ne va jamais au coiffeur [*sic*] et qu'il a des cheveux terribles.
- Non. Il soigne ses cheveux, au contraire, il a une belle bouche. Mais ne croyez pas que je lui en veuille à cause de ses cheveux. [Son honnêteté professionnelle d'ailleurs est plus que douteuse.]

Nous nous mîmes à rire, de nouveau.

- Et Céline aussi, doit-être là-dedans.
- Je ne m'en occupe pas. Une fois qu'on reviendra, il n'y aura plus qu'à fusiller tous ces gens-là, et tout sera dit.
- Et ce succès qu'il a eu, quand même.
- Bien sûr. C'est la première fois qu'on voyait écrit dans un livre, en toutes lettres, les mots Cul, con, merde. C'est La femme, en toutes lettres, dit à son mari : je voudrais manger tes étrons. Alors, bien sûr, tous crèvent d'admiration, les femmes, les hommes.

Nous nous relevons. Il me serra de nouveau et me dit « au revoir » en me tendant la joue. Je me sentis obligé de l'embrasser. Nous nous dirigeâmes vers le château.

- Est-ce que vous croyez que les Anglais vont gagner, demandai-je ?
- Oui, je n'en doute pas. Avec les énormes ressources de l'Amérique.
- Mais quand ?
- Ah ! Là est la question.
- Et la *NRF* qu'est-ce qu'elle devient ?
- C'est bien simple : les Allemands ont exigé qu'elle continuât à paraître, pour montrer au monde que la pensée est toujours libre ici. Alors, ceux qui étaient à la *NRF* et qui ont voulu, en ont pris la direction, comme ce Drieu La Rochelle, qui a toujours été fasciste.
- Et pourquoi était-il à la *NRF* alors, en temps de paix ?
- Mais la *NRF* n'est pas un groupement politique. Les opinions de nos collaborateurs n'entrent pas en ligne de compte.
- Mais ce Drieu La Rochelle, il n'a pas de talent je crois.
- Oh ! Un pauvre type. Un de ces prêcheurs d'énergie qui ne savent pas ce que c'est. Il parle de la famille, des enfants, alors que lui a passé de femmes en femmes et n'est pas capable d'avoir un gosse. Physiquement c'est une longue bringue, molle, gentil d'ailleurs, je l'aime bien, il n'est pas méchant, mais de là à aller prêcher. Et Jouhandeau, reprit-il, qui parle de la famille, aussi, il a écrit sur sa femme un livre terrible, je plains sa pauvre femme : elle n'est pas sympathique, mais quand même.
- Les *Chroniques maritales* fis-je ?
- Oui.
- Mais une fois la paix revenue [?]
- Nous rentrerons dans nos meubles, tout simplement, et Paulhan reprendra la direction.
- Mais vous, vous n'êtes pas directeur ?
- Non, moi je suis le fondateur de la *NRF* mais j'ai passé la direction à Paulhan qui est plus jeune, car ça demande une grande activité. Gallimard, partout, le laisse assez libre.
- Gallimard, c'est l'éditeur ?

- Oui.

Nous étions parvenus à la grille du château. Il m'avait montré des tableaux de Maurice Denis, d'un Belge, vraiment très bien. Il me dit qu'il y a fort longtemps qu'il connaissait Madame Mérieux [sic]. Il fut souvent invité au Luxembourg, chez elle ; quant à Gide, il le connaît depuis l'âge de sept ans.

- Alors, au revoir, me dit-il. La prochaine fois je vous lirai du Claudel.

- Merci bien. Vous partez à Nice, lundi ?

- Ce n'est pas sûr. Revenez me voir lundi ou mardi, pour voir si je ne suis pas parti.

- Mais je n'aurai plus rien à vous lire, lui dis-je en souriant.

Il sourit et me regarda et me serrant la main :

- Ça ne fait rien. Ça sera moi qui vous lirai.

Et je partis. Vraiment, c'est un homme sympathique ; je n'ai pas encore pu avoir son avis sur l'épisode de *Pierre*. Il me semble qu'il s'est bien réservé. Il a dit que ce mélange d'amour et de haine, de l'abbé pour l'autre [,] ceci ressemblait à du Dostoïevski, ou du moins, que c'était bien russe. Seulement chez l'abbé, il n'y a aucun amour, ni même pitié pour l'autre ; c'est simplement par réciprocité d'apitoiement sur lui-même et de mépris pour l'autre. C'est de lui qu'il a pitié. L'autre ne compte pas ; d'ailleurs, s'il l'avait lu du début, Schlumberger aurait bien vu que pour l'abbé, lui seul est en jeu. Quel rapport avec Dimitri Karamazov qui pourrait tuer par amour. Ainsi que Rogojine de *L'Idiot* ? Ou bien Raskolnikov qui se pose le problème « napoléonien » du crime ? Chez Dostoïevski, tout est « formidable » et « fantastique » naturellement, mais dans les cadres classiques du genre : de l'amour et du sang ; l'amour sous la forme la plus large : jeu, argent, Dieu, etc. Ici, quel rapport ? L'abbé ? Certes, il y a Dieu, (même dans la Bible, il est y a Dieu), mais qui ne voit que c'est autre chose ? Ici, Dieu n'est qu'une sorte de paravent. Il y croit. Mais il n'a pas la Foi. Là où tout le reste finit, lui commence. Dieu est admis. Et après ? Et là, tout est possible et dépend de la plus ou moins grande « aspiration » en chacun de nous.

Je vais me coucher, et espère quand même, bien dormir.

[Sans date, Cabris]

La poésie n'est pas une élévation, évasion. C'est au contraire, une concentration faite, et évasion quand on n'écrit pas. Gestation, dont on ignore l'aboutissement, pour extraire ces traces de vie, puisque l'on vit [.]. Donc rien à voir avec beauté, [illisible], forme, intérêt, etc.

[6 avril, Cabris]

6 avril. Deux heures trente.

Ce matin, Schlumberger et moi avons discuté cette affirmation, après qu'il m'eut lu du Claudel, et parlé de poésie. Je lui dis ce que j'en pensais, et la discussion commença. En tout cas, il fut intéressé. Il m'a dit, entre autres, qu'il croyait mes vers plus personnels, plus originaux que ceux de Thomas. Cette discussion, fut presque un monologue de ma part, coupé parfois, par ses questions.

Oui, c'est vrai qu'au fond, c'est la vie qui compte, même malgré nous. La Poésie n'est donc pas une espèce d'armoire dans laquelle on jette ce qu'il faut, pour « faire poétique ». Par conséquent, ni aboutissement, ni évasion, ni beauté ; elle n'est pas le résultat, elle est la gestation elle-même, recherche sans fin, car le fait de chercher montre qu'on ne trouvera pas. Or, le plus « avancé » de tous, Rimbaud, dislocateur de formes, en montre d'abord l'importance s'il se donne la peine de la disloquer ; puis, sa « gestation » aboutit à certains principes, posés d'avance ; il s'est dit : il y aura des illuminations etc. Sa gestation est donc facile puisque préparée d'avance, reçue d'avance, dans ces principes. Mais chez Racine, par exemple, cette convention est tellement bien observée qu'on l'admire en tant que telle, et rien de plus. Au contraire, Rimbaud qui disloque un peu cette manière en montre mieux ce « quelque chose » qui ne va pas : artifice de principes, simplification gratuite de la gestation, construction conventionnelle de celle-ci vers ceux-là.

Donc seul, le besoin interne compte, en dehors de tout principe placé là pour faciliter ou provoquer un besoin qui sera faux. Cette gestation sera donc facilement lente, puisque absorbante, ne sera le résultat de rien du tout, n'aboutira qu'à quoi que ce soit [*sic*] et exprimera cette recherche des traces de vie, en nous puisque nous vivons. Tout le reste ne compte pas. Or, la vie est laide, triste, belle, ennuyeuse, gaie : en nous, idem, puisque nous sommes bien vivants. De là, inimportance absolue de la forme, des mots, etc. Comme je l'ai dit, l'aboutissement sera quelconque (beau, triste, laid, ennuyeux, etc.).

Et l'on me lira, parce que, justement, l'on vit. Avec, d'ailleurs le même effort de gestation pour y pénétrer, mais plus objectivement. Personne n'a encore fait ça.

Voilà ce que j'ai dit à Schlumberger. Et il était intéressé. Lui-même, m'a dit qu'aucun poète n'a encore fait comme ça. De plus, j'ai mis dans le roman ce que j'ai mis dans les poèmes : l'état est différent du « normal » à la gestation poétique, mais ils se rejoignent puisqu'on passe de l'un à l'autre.

De toute façon, il faut avoir le même « désintéressement » pour une poésie en français que pour une traduction.

[8 avril, Cabris]

8 avril. Une heure trente.

Temps gris – repos. Ce n'est pas de chaque objet, péniblement, qu'il faut extraire ce que l'on appelle poésie et qui a beau être l'objet lui-même : c'est de l'interne, de nous, que ces traces de vie en gestation, se forment, et peuvent aboutir sur tels ou tels objets. Au mieux : sur n'importe quoi comme je l'ai dit. Car l'étiquette « poésie », « œuvre d'art » ne veut rien dire : c'est la vie, vécue par moi, mais pressentie par moi, plein de tout ce qu'était mon être hors de la vie, et de sa recherche dans la vie, puisque cette vie, pour nous, est. Tandis que réceptivité et recherche de cette réceptivité montrent l'état non pas créateur mais « déjà créé » de l'homme. Donc, à jamais, dans le même ce seul monde.

Qu'est-ce qui provoque, en nous, cette gestation ? Mais elle apparaît peu à peu, dans la lucidité. Donc, par cette condition d'être, avec cet élément en plus, qui, si on en connaissait quelque chose, ne serait plus cet élément ajouté, en plus, puisqu'il est en plus par le fait de [ne] le pas connaître.

[12 avril, Cabris]

[X] 12 avril. Deux heures trente

Je me suis aperçu hier, que je passais ces vacances, seul : et je les passe très bien. Avant-hier, j'ai été voir Schlumberger. Mon poème, je crois qu'il l'a assez mal vu. En tout cas, quand j'eus fini, il commença à me serrer la taille. Moi, je ne pensais à rien. Il prit ma tête contre son épaule, et commença à m'embrasser. Je l'entendais respirer plus fort, et ses bras tremblaient. Je restai tranquille et regardai sa tête chauve, aux rares cheveux blancs. Je me rappelais Gide. Seulement, ç'avait été avec de la souffrance, pour moi, car, en ce temps-là, j'attendais encore et étais terriblement déçu. Avant-hier, comme je n'attendais rien, au fond, de Schlumberger, j'étais très amusé. De temps en temps, il murmurait :

- Comme vous êtes gentil.

Et moi, je pensais : « oui, c'est vrai ; un autre t'aurait foutu une claque, et serait parti ». Je ne répondais pas, et me taisais. Puis sa main me caressa l'oreille. Tout le monde sait (du moins les spécialistes) que lorsqu'on caresse l'oreille, tout le corps s'excite, et attend avec impatience. Le pauvre ! Lui, il pouvait attendre longtemps. Ses doigts passaient, et repassaient sur mon lobe, « Mon pauvre vieux, lui disais-je tout le temps, en moi-même, bien entendu : tu n'es pas beau, et tu es âgé : qu'est-ce que tu espères avec moi ? » Ah ! Si ç'avait été Métivier.

Il me serrait tellement que je me sentis tout juste poli de lui embrasser, à peine, la joue. Cela sembla lui rendre tous ses espoirs. Il mit ses lèvres sur les miennes, les ouvrit, mordilla ma langue, mes dents. Tout ça accompagné par son souffle « han, han » et son corps tout entier qui tremblait maintenant. Et moi, je ne bougeais pas, rien du tout, me laissai faire. Il mit un doigt dans ma bouche :

- Quelles belles dents, vous avez, oui, blanches.

Il se mit à les caresser. Je souris.

- Et quelles belles lèvres, bien dessinées.

Il passait ses doigts autour de ma bouche, lentement, comme pour me persuader. Tout cela se passait dans le parc, sous les oliviers, avec la vallée magnifique, en bas, et le soleil.

Je souriais toujours, avec l'envie de lui dire : « merci du compliment, mais on me l'a déjà fait ». Mais lui crut comprendre autre chose, et il se mit à desserrer ma ceinture. Ça, non, je ne voulais pas. Mais comment le lui faire comprendre ? Alors, je toussai un peu et retirai ma tête de son épaule. Il comprit et s'arrêta. On retourna vers le château. À un moment, je demandai :

- Est-ce que je pourrai revenir mardi ?

- Oh ! oui, c'est même gentil de votre part.

Il a sûrement compris que je n'attachai aucune importance à « ça » et qu'il perdrait son temps, s'il voulait recommencer. Il ne faut jamais dépasser les limites. Comme les Américaines qui paraît-il, se laissent faire, mais disent « halte », presque au terminus. Et le pauvre Schlumberger a bien cru parvenir au terminus, lorsque m'ayant dit que j'étais poilu comme tous les Russes, il déboutonna ma chemise, car je lui avais répondu : « tiens ? En tout cas, j'en ai sur la poitrine. »

Sa main touchait, palpait, mais je n'eus pas l'impression d'être une marchandise.

- Est-ce que tu te les rases ? me demanda-t-il [.]

- Oh ! non, ce serait pire.

- Pourquoi pire ? C'est très bien comme ça.

(Il voulait m'être agréable par tous les moyens). Quand nous retournâmes, il me tint le bras jusqu'à ce que le château fût en vue, après quoi, il le lâcha. Hélas ! Je ne suis pas pour la collaboration des vieux. Les vieux n'ont qu'à se suffire à eux-mêmes. Moi, je ne ferai jamais ça par habitude mais presque par amour. [X] Minet, Métivier, oui, mais jamais autrement.

[21 avril, Marseille]**[X]** 21 avril. Huit heures trente.

Nous rentrés à Marseille, ce soir. Le temps est beau. J'avais eu encore d'autres rencontres avec Schlumberger, et il prit mon adresse, pour quand il irait à Marseille. Ce trimestre, il faudra travailler pour le bac. Papa nous a préparé un bon dîner. Combien de temps, durera encore cette guerre ? On verra bien.

Demain j'irai au lycée pour me renseigner. Bistagne doit me donner ces feuilles de sciences, et j'espère qu'il n'y aura pas ces complications imprévues si fréquentes à Marseille, quelles qu'elles soient. Ainsi, je n'ai vu, rencontré, personne, sauf Schlumberger. Et ce sera ainsi jusqu'au bac. En revenant de la gare avec mes parents, j'ai rencontré Hélène ([illisible]) ; nous nous reverrons « un de ces jours ». En tout cas, à Cannes (nous sommes partis un jour avant pour y passer) il me semble que l'atmosphère n'est que « rencontres ». Jeunes gens, jeunes filles, excentriques, bruyants, dont on peut faire connaissance n'importe où. Je regarde la maison, en face, et je pense : au fond, tout est immuable. Seul changement, les arbres : ils sont tout verts, mais ce vert, encore, il doit devenir plus foncé.

Schlumberger, comme cadeau, m'a donné un fruit étrange : sphérique, assez gros, orange, plein de cannelures, de bosses, et dur de peau. / Sur sa cheminée il y en avait deux, jaunes, absolument lisses, on eût dit d'étranges bibelots. Le mien est moins lisse. / Bon. Demain, donc, les classes, puis le travail pour et jusqu'au bac. C'est assez rasant, mais qu'y faire ?

[26 mai (1), Marseille]

26 mai. Cinq heures.

J'ai fini mon travail d'aujourd'hui.

Maintenant, c'est l'heure où le travail touche à sa fin : les dactylos, en face, à côté, en bas, tapent, gentiment : les vendeuses des magasins (Jacqueline, entre autres, qui travaille à côté), s'affairent encore : mais dans une demi-heure, tout ce monde sortira, et les rues, qui sont déjà pleines, le seront un peu plus. Dehors, on les attendra, et aussitôt : « alors, qu'est-ce qu'on fait ce soir ? Samedi après-midi, dimanche, surtout dimanche ? » Jacqueline, par exemple, attendra Mado, et elles seront contentes. Même fatiguées, même avec ce temps lourd et gris, elles seront contentes parce que le travail est terminé ; dimanche, elles seront fraîches, à cause du matin, l'après-midi, est plus difficile, mais ça fait un jour de moins jusqu'à dimanche. Et chaque jour, c'est comme ça.

Moi, j'aime cette atmosphère de crépuscule : plein de monde dans les rues, des trams, des soucis, et les bureaux se vident, tout se termine, c'est le moment où l'on se rencontre, où l'on est allégé. J'aime ces heures-là, et ça me remplit de sensations inexprimables, une détresse âcre de voir comme tout passe, chaque jour, et une douceur simple de regarder passer. J'aime ces rues, cette foule, ces ennuis de chaque jour, cette vie limitée comme tout, et si changeante, chaque fois. Pourquoi ai-je toujours aimé ces moments ? Il semble que le sens des jours soit dedans. On a travaillé, gagné sa journée, et l'on respire le même air que les autres, en sortant. Non, j'aime tout ça, et je le déteste. Cette monotonie, ces mêmes choses qui se suivent, ce sentiment de l'inexorable qui vous chavire. Je voudrais chambouler tout cela. Et ce n'est pas la peine. Chaque matin, attendre le soir, chaque soir, attendre dimanche, pourquoi pas ? Après, ça change, on n'attend plus rien. Que peut-on faire d'autre ? Les formes fragiles de la vie existent. Mais leur vie, n'est-ce pas cette fragilité ?

[9 juillet, Marseille]

9 juillet. Une heure.

À présent, c'est comme ça : j'ai été reçu à l'écrit, le 4, et le 9 (aujourd'hui) devait commencer l'oral : j'espérais être interrogé à la fin de la semaine : j'ai été convoqué aujourd'hui et je suis reçu. Donc, me voilà bachelier, que de rêves, d'imaginations, de désirs, réalisés et perdus. En tout cas (l'oral c'était à Aix) je me sens un peu « tiré », et dirai après les émotions des examens. Mon petit journal, toi, ... ah !... bon... tout...

La présence est absente, mais sentiment de cette présence, avec l'absorption dans cela...

[20 juillet, Marseille]

20 juillet. Dix heures.

Aujourd'hui, j'ai couru tout l'après-midi pour trouver un laboratoire d'Etat : le pain nous a paru suspect. Il l'est en effet : il peut produire des coliques : j'espère qu'il n'y en aura pas. En ce moment, j'ai commencé une carte à Perrot : et c'est très lointain. Papa raconte que ce n'est pas drôle à Paris : les Juifs entre autres sont drôlement persécutés. C'est inhumain. En tout cas, on fait bien d'être ici : car pour les Russes qui ne sont pas trop « blancs » ce n'est pas drôle non plus, sûrement. La guerre continue toujours : Angleterre, Amérique, Russie, contre Allemagne, Italie, Japon. L'histoire va raconter tout ça : en Russie, c'est âpre, acharné, et les Boches, lentement, avancent. Tous savaient pourtant, qu'en été, ils attaqueraient : les Russes eussent dû mieux se préparer. Si les Allemands coupent le Caucase, ça va encore traîner en longueur. En Égypte, les Anglais, après leur défaite écrasante de Tobrouk, se remettent. Le Japon, plus rien. Bref, ça continue, et les restrictions, aussi. Ça me fait pas mal de misères.

[16 août (1), Marseille]

16 août. Neuf heures.

Ces derniers jours, personne aux Bains Militaires : mais, aux Bains Chauds, j'ai fait connaissance avec une bande : les amis d'un type de Lakanal qui m'a reconnu, pas de ma classe. L'une d'elles, Suzanne, connaît Simone, car elles sont ensemble à la fac. Ça a fait du potin quand j'ai dit que je connaissais Gide. Aux Militaires je ne l'ai pas dit. Avant-hier, j'ai lu mon journal à maman : elle le trouve franc, mais drôlement naïf et gamin. C'est vrai : j'ai parfois des préoccupations en deçà de mon âge, et au-delà aussi, d'ailleurs à part ça, le temps passe.

[31 août, Marseille]

31 août.

Qu'est-ce qu'il n'y a pas comme bobards, maintenant ? On dit qu'une commission va venir examiner tous les Russes et ceux dont les opinions paraîtront suspectes seront envoyés en Allemagne...

... On a des amis juifs qui sont comme traqués ; que de barbes ! Il est vrai que ça va mal pour les Boches, paraît-il. J'en ai vraiment marre de tout ça.

[16 septembre, Marseille]

16 septembre. Trois heures.

Voici : par instants, tout semble anormal. Les sentiments et les choses. Ce qu'on fixe, vous fixe aussi. On se pose de vagues questions, inquiètes. Bref, il y a un trou qui sur ce trajet de l'être aux choses et aux sentiments. Puis, brusquement, on tombe dans ce trou : il est noir, on n'y voit rien, mais on est pris par quelque chose d'immense et d'étouffant, d'inassouissable, d'inconnu. On remonte. Et l'on revoit la maison d'en face, ou l'amour que l'on a pour quelqu'un. Ils n'ont pas bougé, immuables. Mais ce trou existe, en dessous d'eux, sans fin, dans lequel on s'est soi-même englouti. Tout apparaît donc non pas flou, mais nettement, avec la vue de ce trou qui est dans l'être. Voilà ce qu'est la poésie. Le haut et le bas : tout.

Ma mère vient de rentrer dans ma chambre. Ces derniers temps, paraît-il, j'étais très froid avec mes parents. Et surtout, ce matin, j'ai cassé le thermomètre, et on n'en trouve plus. La gourde, le thermomètre : me voilà un fils déchu, plus : un monstre. Et la cascade a commencé : je veux dire que ma mère a commencé à déblatérer ses griefs : méchant, égoïste, oui, ça sur tout, ne voulant jamais rendre service ; ce n'est pas moi – dit ma mère – qui aurait dépensé deux mille francs pour la soigner.

- Oui, tu es un monstre, continuait ma mère. Jamais on ne peut attendre de toi aucun service.

Quand il faut descendre la boîte à ordures, tu le fais en rechignant ; quand on te demande de faire des commissions, tu fais une terrible grimace. C'est honteux, tu entends, honteux. Et ton père, encore, t'a acheté des cahiers. Tu aurais toi, acheté quoi que ce soit pour la maison ? Et toujours tu me demandes : comment te sens-tu, comment te sens-tu ? Tu t'en moques bien.

Tiens, si le médecin me disait,... etc., etc.

Je ne répondais pas. À quoi bon ? Berlioz a été le fils déchu parce qu'il aimait la musique, et moi, je suis un monstre parce que j'ai cassé le thermomètre. Monstre, c'est pas mal. C'est comme « le serpent élevé par vos mains » de Racine. Et à part ça, qu'y-a-t-il de vrai dans cette histoire ? Ma mère a encore ajouté avant de sortir : [«] si c'était tes copains ou tes sales copines qui t'avaient dit de faire attention (à quoi ? au thermomètre ? Ils ne m'ont jamais dit de faire attention), tu l'aurais fait. Tandis quand c'est ta mère tu t'en fous : ah ! c'est du beau. [»]

Oui, c'est aussi du laid. C'est du beau et du faux. (Maman vient encore de rentrer et de recommencer sa péroraison : ça coule comme une source froide.) C'est faux parce que chaque matin je me descends la boîte à ordures tranquillement ; que je vais quand il le faut, faire des courses ici ou là, que j'apporte et ramène le linge, et cela, sans protester aucunement, tranquillement. Les seules fois où je ne suis pas très content c'est quand il faut chercher des cartes d'alimentation : j'ai peur des queues, mais y vais quand même, ~~une fois~~ chaque mois. Alors, pourquoi ces reproches ! C'est que, je suis, parfois, négligent. Mon père m'a recommandé de ne pas perdre [X] son bidon militaire, et je l'ai perdu. Je viens de casser ce thermomètre : et ma mère termine : [«] tu l'as fait exprès [»]. Voilà le monstre, clair comme le jour, la meilleure manière de démontrer ce que je suis (un monstre !) Et tout ça parce que je ne sais pas feindre. Si j'avais fait semblant d'être très abattu, à cause du thermomètre : mais non, j'ose garder mon visage de tous les jours : je suis un monstre, voilà ; mes parents peuvent se tranquilliser : j'espère qu'ils n'auront jamais besoin de moi (ils ont déjà assez souffert), mais si par hasard, ils avaient besoin de moi, je ne ménagerai rien : ni argent, ni amis, etc. pour les remettre. C'est écrit, bleu sur blanc. Je n'aurai plus qu'à ouvrir mon cahier, à cette page, [X] le 16 septembre 1942, pour le revoir.

Certes, j'ai un caractère difficile, des fois insupportable : j'en ai marre, je veux m'en aller, etc. Mais le fond y est.

[1^{er} octobre (1), Marseille]

1^{er} octobre. Douze heures trente.

Il fait beau, de nouveau. Mais je ne me baigne plus : depuis juillet, c'est suffisant. Avant-hier, avec Willy nous avons été à La Coupole écouter la musique. Hier après-midi à la plage, et le soir rendez-vous avec Ginette : nous avons été au cinéma. Au retour, peu de paroles, mais nous nous sommes embrassés, presque tout le temps. Il se peut que nous allions camper ensemble : elle a une tente et tout ce qu'il faut. D'ailleurs, elle vient toujours très bien habillée ; son père est directeur de la Manufacture d'allumettes. Le mien, était vachement en colère, car je suis revenu à une heure trente de la nuit, au lieu de onze heures trente comme convenu. En tout cas je me suis entendu avec Willy pour que sa chambre soit libre certains après-midis. Et hier soir, je l'ai calmement expliqué à Ginette. Elle a peu réagi. Cet après-midi j'ai rendez-vous avec la sœur d'un copain des Bains Militaires : peut-être qu'avec elle j'arriverai à entrer. Et je remarque que toutes ses « amies » sont blondes : j'en suis bien content. À part ça, rien. Si : la guerre. Les Russes résistent, les Allemands semblent s'user. Les continents (sauf l'Europe, envahie) se préparent à l'assommer, mais en attendant toutes les denrées, tous les produits vont aux Boches. Ici, encore, nous ne pâtissons pas de trop, mais en Grèce, par exemple, il paraît que c'est terrible. Je pensai à tout cela, avant-hier, au café : l'orchestre jouait avec force une danse hongroise, et Willy et moi, buvions doucement nos jus de fruit.

- Qu'est-ce qu'on a, au fond, de notre jeunesse ? dis-je. Des privations, des craintes : on ne peut pas manger à sa faim tous les jours, on ne peut pas rire, danser.

Il hochait la tête. ~~On est~~ Un vrai trou. Moi, étranger, c'est des difficultés inouïes, pour changer non seulement de département, mais de commune. Quant aux Juifs c'est encore pire : ils ne peuvent pas bouger du tout et on les emmène en Allemagne. Mais même moi, par exemple, j'ai renoncé d'aller à Cabris : il faut un mois d'attente. Quel fourbi !

À part ça, on est à l'étroit. Quelques jeunes filles, promenades, baignades : et voilà. Parfois j'ai drôlement envie d'un bon gâteau à la crème : autant croquer la lune. Oui, et avec ça on peut dire que les Allemands ne nous affament pas ! Ces cons de Français [,] qui imitent les Allemands, me dégoûtent : les légions, les phalanges, « L'idéal », tout ça sur des petits types pouilleux et crasseux : c'est à vomir. Ceux que je connais me reprochent parfois d'avoir le tempérament allemand : violent, et l'âme russe : fourbe. Je n'ai jamais réfléchi sérieusement que mon père est descendant des barons baltes et ma mère d'une petite famille noble de province russe, d'origine serbe, je crois. Tout ça c'est des foutaises : bien sûr, j'ai des élans de violence autoritaire, et de pensées fourbes, secrètes (certains désirs de vengeance, approbation à l'hypocrisie) mais « l'extérieur » est naturellement ainsi.

De même que mon physique : de la distinction paraît-il. Et normalement blond, aux yeux bleus. Mais ce n'est pas très exact : je suis blond, mais mes cheveux sont d'un reflet mat, de sorte qu'ils sont souvent plus clairs ou plus foncés. Quelles bêtises ! Et mes yeux... continuons : bleus, oui, mais à peine, plutôt verts, bleutés. Et ma taille : grande, dit-on, mais je suis en croissance. En tout cas, avant-hier ■ au café, Willy rencontra soudain, un copain de Paris. Bonjours, poignées de main etc. Je pensais qu'il avait bien de la chance, et que moi [je] n'ai encore rencontré personne.

- Oui, dit Willy, le monde est vraiment petit.

- Non, répondis-je – le monde est vraiment trop grand pour ceux qu'on aime.

Quand est-ce que tout cela finira, cette guerre, ces privations, ces persécutions ?

Quand est-ce que les Boches seront écrasés ?

[12 octobre, Marseille]

12 octobre. Douze heures (soir).

Hier mes parents sont rentrés de Lyon : tout était en ordre, et ils étaient contents. Ce matin, diverses courses, cinéma : ce soir, avec Coiffard. On commença par se promener. ~~Ces deux jours~~ Hier, avec son patron, il avait été à Nice.

- Comment c'est, là-bas, demandai-je ?

Des tas de souvenirs remontèrent, tout à coup.

- C'est épatant ; un soleil radieux, tout est propre, beau.

- Tu as été à l'Hôtel Durante ?

- Non ! Je n'ai pas eu le temps : le type qu'on devait voir n'était pas là : alors mon patron est allé chez des amis, et moi j'eus toute ma journée de libre.

- Pas mal. Où as-tu déjeuné ?

Il hésita un peu.

- Écoute Boris, je vais te dire un secret : j'ai déjeuné au Ruhl.

- Au Ruhl ? (c'est le palace le plus chic)

- Oui, j'en ai eu pour cent vingt-cinq francs, mais c'était magnifique : des fleurs sur chaque table, des fauteuils, un orchestre.

- Il y avait beaucoup de femmes élégantes, de types bien ?

- Oui. Presque tous des Juifs, ajouta-t-il en riant.

Nous marchions par la rue Saint-Ferréol presque vide et avons atteint la foire, déjà fermée.

- J'avais mon argent de poche dit Coiffard, alors j'ai pu me permettre ça. D'ailleurs avant d'aller aux Chantiers [Les Chantiers de la Jeunesse Française], j'irai passer trois jours là-bas.

- C'est vrai : si on allait ensemble ?

Coiffard doit y aller en novembre.

- Mais tu sais, dis-je, je passerai devant l'Hôtel Durante : il m'attire comme un aimant. Oh ! J'ai une idée : tu iras là-bas, et tu demanderas de parler à M. Boris Schreiber. Tu verras leurs réactions. On supposera que tu es un vieux copain, etc.

Il se mit à rire. Nous flânions ainsi, autour de la Canebière, passant devant toutes les boîtes de nuit. On ne se décidait pas à rentrer. Finalement, bavardant de choses et d'autres, on s'installa dans un café de la Canebière.

- Garçon, qu'est-ce qu'il y a comme liqueurs ?

- Cherry, armagnac.

- Oh ! Un cherry dis-je.

- Bien. Mais c'est quatorze francs, dit le garçon.

- Oh ! Heureusement que vous m'avez prévenu, dis-je en riant.

- Et un armagnac c'est combien ? demanda Coiffard.

- Dix-huit francs.

- Bon. Alors donnez-nous deux armagnacs.

Et l'on se mit à rire.

Nous bûmes lentement. À côté de nous, deux jeunes femmes jacassaient interminablement. Nous fumions, parlant un peu de Paris, des études.

- Allez ! On continue à se promener ?

- Allons-y !

Je devais rentrer à ~~dix~~ onze heures trente, et il n'était que dix heures. On remonta par la rue Saint-Ferréol.

- Tiens ! dit Coiffard, on va voir [au] Casanova.

Nous tournâmes dans la petite rue Venture : de la boîte de nuit, blanche et minuscule, comme une bonbonnière, des airs, des rires, s'échappaient. Presque en face, se trouve Madame Coste la maison close la plus chic de Marseille : le Sphinx marseillais si l'on peut dire.

- J'aurais bien voulu voir comme c'est à l'intérieur dis-je. Qu'est-ce qu'on pourrait trouver comme prétexte ?

Nous nous étions adossés sur le mur d'en face. À un moment trois jeunes gens sortirent : assez joyeux et comme pompés.

- Qu'ils me dégoûtent, fis-je.
- ~~Attends dit Coiffard : fais semblant de te tromper de maison.~~ Fais semblant de te tromper de maison dit Coiffard.
- Ou alors dis-je, en vendant des billets de loterie.
- Encore plus simple dit Coiffard : vas-y carrément.
- C'est vrai, ce serait une idée.

Nous étions toujours adossés, dans la petite rue noire. Je repris :

- J'ai un copain qui y est allé : tout est très luxueux : une dame te reçoit, te fait entrer dans un salon, et t'amène des jeunes filles : et tu choisis.

Nous restâmes silencieux.

- Ce qui serait rigolo [,] dis-je [,] ce serait d'entrer carrément, d'attendre, et au moment de choisir la jeune fille, de dire : « e'est très bien ! je réfléchirai », comme pour une marchandise.

On éclata de rire.

- Chiche, dit Coiffard, vas-y.
- Et toi [?]
- Moi, j'irai après, et je dirai au moment de choisir : « il faut que je demande à mes parents ». Cette fois-ci, nous riions comme des fous.

- Alors ?

J'hésitai.

- Tu me suis alors ?
- Mais oui, dit Coiffard.
- Je me sens aussi ému que pour le bac [,] dis-je.
- Tiens : prends mon portefeuille : ça coûte cinq cents francs, paraît-il. Ils verront que je n'ai rien. Tu es sûr que je risque rien, demandai-je encore ?
- Mais non [,] dit Coiffard, en riant.

Je montai les deux marches et passai la lourde porte de chêne. Il y avait derrière une porte vitrée. Je la poussai aussi. Je me trouvai dans une sorte de hall : des tapis partout, ~~des~~ un escalier, un ascenseur, quelques portes sur le côté. Je me sentais ému, terriblement ému, tremblant même : alors pour me dominer, je me mis à regarder autour de moi, d'un air détaché. Une grosse dame apparut :

- Par ici monsieur : je fais descendre ces demoiselles ?
- Oui.

Elle avait dit cela tout simplement, et moi de même, un peu calmé. Elle me fit entrer dans un salon. Des fauteuils, des tapis. Je m'assis. Et brusquement j'eus peur : je ne m'étais pas engagé un peu trop loin ? Il n'y aurait pas des suites désagréables ? Soudain j'entendis des voix, des pas, des murmures, la porte s'ouvrit, et une dizaine de jeunes filles apparurent, se mirent en demi-cercle en face de moi. La patronne, un peu de côté, regardait. Moi aussi je regardais avidement : ces beautés étaient célèbres : pauvres beautés ! Robes du soir, visages rouges, épaules et gorges blanches et maigres. Quelle misère ! Elles me regardaient ; ~~et~~ je les regardais, le menton dans ma main, fixement : nous nous regardions. Que faire ? Alors je m'adressai à la patronne :

- Est-ce que je peux choisir longtemps ?
- Toute la nuit si vous voulez : mais vous avez intérêt à choisir vite.

Quelques rires fusèrent.

- Bien, dis-je en me levant : je réfléchirai.

Et je partis. Je sentis que toutes elles restaient sidérées.

- Comme vous voudrez marmotta la patronne en s'inclinant un peu.

Et c'est seulement quand j'atteignis la porte vitrée que les rires éclatèrent, irrésistibles. Une fois dans la rue, je me tordis à mon tour. Jusqu'au Prado, nous ne fîmes que rire.

- Je raconterai ça dans mon journal, disais-je, et je le lirai à ma mère.
- Oh ! fit Coiffard, c'est vrai ?
- Bien sûr. Je ne lui cache rien.

Et nous continuâmes à rigoler. Lui, il n'osa pas aller tout de suite après : il avait peut-être raison. N'empêche que les types qui vont là-bas sont des salauds : faire ça, avec ces filles. Et ce petit Breton là, commerçant à l'air si honnête, marié, et avec des gosses, à Casablanca, non seulement il y va, mais à un moment, il a entretenu une poule là-bas. Quelle dégueulasserie ! Moi, « immoral » ça me dégoûte : l'esthétique n'a rien à voir avec la morale.

[13 octobre, Marseille]

13 octobre. Neuf heures trente.

Toujours promenades, cinés, rencontres : plein de rencontres : pas comme l'an dernier. Croix-Rouge, CAF [Club Alpin Français], (toujours les mêmes qui reviennent), plage, c'est sans fin. Pourtant, j'ai bien décidé de m'engager, cet hiver : comme ça je serai Français. Mes parents n'ont pas très envie : le dossier est à Vichy : j'ai [le] droit de m'engager si mon père est ancien combattant : mais ils peuvent refuser pour je ne sais quoi. Sinon, c'est vrai, j'irai à la fac de Droit : c'est à Aix, tous les matins il y a des cars spéciaux pour étudiants et là-bas c'est une ville avec de vieilles maisons universitaires, des platanes et des fontaines : toute la ville comme cette place du monastère qui servait de collège à Boulogne. L'après-midi, je travaillerai, ça me fera de l'argent de poche.

[3 novembre (1), Marseille]

3 novembre. Trois heures.

J'ai été à Aix m'inscrire à la fac. La ville ne me plaît pas. Fatigue. Le temps est gris.

[8 novembre, Marseille]

8 novembre.

Aujourd'hui, à la villa des Fimbel : bain de soleil sur la terrasse, allongés sur des matelas. Au retour, nous sommes restés en arrière, Michèle et moi. Le soleil se couchait : le vent sifflait ; je parlais. Si l'on pouvait vivre ensemble, et de ma vie intérieure. Nous entrâmes dans un bistrot pour nous réchauffer un peu, puis continuâmes. Le vent était froid. Je me mis à lui ~~dire~~ parler de mon physique. Et elle se moqua de moi, je lui dis que j'aurais voulu être plus grand, et elle me dit que c'est vrai, que je ne l'étais pas. Ça je le trouve un peu fort : tous me disent que je suis grand : un mètre soixante-dix-huit, ce n'est pas moyen. Il est vrai, qu'avec ses chaussures de bois...

Il faisait froid, froid, le vent était glacial : je la tenais dans mes bras. Nous arrivâmes à l'arrêt du tram, et entrâmes dans un autre bistrot : on nous donna du bouillon, je tirai de ma musette du pain, des côtelettes, des légumes, des pommes de terre, et nous avons mangé, en appétit :

- Michèle, disais-je, si les temps avaient été normaux, vous auriez pu quitter votre famille, et vous seriez venue avec moi.

Retour sur la plateforme du tram, glacée : nous regardions l'arrière, et elle m'expliquait pourquoi on la croyait flirt, que j'étais le seul... Il y avait plein d'étoiles filantes. Je lui parlais à nouveau de moi, de mes états d'âme, de mes désirs, et en la raccompagnant.

- Dites, Michèle, si l'on vous demandait de faire un vœu, qu'est-ce que ce serait ?

Elle hésita.

- Est-ce que ça me concernerait ?

- Oui.

- Et alors ?

- J'aurais voulu que vous m'aimiez longtemps.

Nous devons nous revoir mardi, à mon retour d'Aix, puisque la fac commence mardi. Chez moi j'ai appris la nouvelle que les Anglo-américains attaquaient l'Afrique du Nord. La fin des Boches a peut-être commencé. Michèle m'a dit que je souffrirai beaucoup à cause de ma sensibilité : ça se peut. Mais heureusement que ce sensible n'agit qu'en moi. Mais j'aime Michèle. Pourquoi croit-elle que je ne peux l'aimer longtemps ? Mais il m'est intolérable de penser que je ne lui parais pas grand : d'abord je le suis, et ensuite, normalement, je grandis toujours, alors !

[11 novembre, Marseille]

11 novembre. Neuf heures (soir)

Comme fête de la victoire ! Les Allemands passent la Ligne de Démarcation pour occuper des points stratégiques et entre autres, Marseille : ils doivent venir ce soir. Couvre-feu, etc. Dès ce matin, dans le tram on en parlait, et à Aix, tout le matin, ce fut la consternation. Les types parlaient, etc. Vers le soir, je sortis. Il y avait une brume d'automne, les rues noires, pleines de monde, de vagues lumières : une atmosphère fiévreuse, un peu, des agents partout et je [me] fondais dans la foule : depuis huit heures, personne dans les rues, et noir complet, camouflage des lumières. Grouillement des camions au loin. Je pense à Michèle, aussi : que pense-t-elle ? Et maman est agitée : bien sûr ! Mais je crois qu'ils laissent tranquilles les Russes. À la fac, toujours cours que l'on note. J'ai fait connaissance avec des types sympathiques, qui sortent de chez les Jésuites, où c'est la haine totale d'Hitler. Ils sont sérieux, réfléchis, bien mieux que les types du lycée. Ce soir, je serais allé au concert avec Ginette : c'est dommage. Mais ce couvre-feu de huit heures, c'est peut-être provisoire. En tout cas, je lui ai téléphoné : nous avons parlé, et ainsi que ces pauvres types du CAF pour leurs vendredis [sic]. On doit se voir demain, après-midi. Et Michèle ? Je vais lui écrire, après avoir regardé le numéro de sa maison. Et pour sortir les dimanches ? L'autre soir, j'ai rencontré Cécile Fimbel ; elle a dit qu'elle me téléphonerait si elle faisait quelque chose et elle le croyait. D'ailleurs, il paraît que nous ne serons pas complètement occupés : l'administration, tout, reste français. Seuls les Allemands occuperont le port, pour la « défense » du territoire. Enfin !

[16 novembre, Marseille]

16 - Neuf heures.

Journée pas mal : le matin, quelques courses.

L'après-midi, j'allai enfin aux *Cahiers du Sud*. Ce fut bien. Un petit homme me reçut [:] Ballard. On parla, et il me dit qu'en effet, Schlumberger lui avait parlé d'un type qui devait venir. Ce Schlumberger, quel homme épatant ! Quant au directeur, il semble « brave », à première vue. ~~Puis~~ Il garda mes feuilles dactylographiées, disant que cela ne lui semblait pas « indifférent », qu'il y avait des choses qui ne lui plaisaient pas, mais d'autres qui semblaient vraiment bonnes. Enfin, qu'il devait les lire, pas comme ça et que je vienne à la fin de la semaine. De là, j'allai chez Jacky : il y eut la grand-mère, comme toujours et je dois revenir lundi pour les résumés de Sciences Nat. Enfin, j'allai à la sortie, attendre Michèle : mais j'ai des pages de Droit à apprendre, et je raconterai après comment ce fut. Zut ! À propos : j'ai tout à fait oublié de lui dire ces vers, où elle est, un peu.

[17 novembre, Marseille]

17 nov. Neuf heures trente.

Mon petit journal ; quelle barbe ! J'en ai déjà marre de la fac, d'Aix, des étudiants, tous des couillons ; et ces voyages surtout le matin, avec le tram qui n'avance pas, qui manque de courant, qui n'arrive plus à suivre les rails parce que les roues patinent. Et quand j'arrive chez moi, il faut encore que j'ouvre les fenêtres, par ce froid, pour mettre du papier dans les fentes des volets, à pour la Défense Passive. Quel fourbi ! Et encore, cette petite étudiante à la noix, qui m'a dit froidement, devant un autre, qu'elle ne voulait plus me revoir dans sa chambre (c'est celle de l'autre jour) ; je m'en fous, bien sûr, mais quand même. Quant aux cours, c'est une vraie marmelade : je ne sais pas sur quoi travailler. Les bouquins, les précis, les cours du prof ? Mais j'en manque toujours un à cause de ces sales trams ! Avec ça je pense aussi qu'ils devraient se grouiller à la fac, pour nos cartes de cahiers : il ne me reste plus que cinq cahiers ; alors ! Ah ! là ! là ! Moi, même en dans ce temps troublé, où chacun doit s'estimer heureux de ce qu'il a, j'en ai marre de tout ça, et je voudrais comme dans *Le Vivier* de Troyat, me trouver quelqu'un, au chaud, où je serais tranquille. Il me semble que je ne suis fait pour aucun métier : je m'en fous. Bien sûr, si j'ai faim, je travaillerai pour ne plus avoir faim, mais après, ce serait la même chose. La faim, la soif, etc. ce sont des conditions de vie. Oui, et de temps en temps, encore, je me fâche avec mon père : il crie (et je m'en vais en claquant des portes []) (quel qu'en soit le sujet) et maman déteste supporter cela. Enfin, à part ça, on m'aime bien. Je me rends compte aussi, qu'à Aix [,] je suis complètement abruti. Je ne sais pourquoi. Ce doit être le contact des autres. Aucune nouvelle de Coiffard depuis qu'il est aux Chantiers. Avec lui, au moins, je pouvais parler : il comprend, écoute, admire peut-être, mais juge et songe. Et je pense que j'aimais nos promenades, nos réunions : c'est maintenant surtout que je m'en aperçois. Merde ! Il faut déjà que je me couche, pour me lever demain et retourner à cette sale boîte. Et l'examen au bout ? Sur quoi le préparer ? Comment ? Je ne sais plus rien du tout. Heureusement tout de même que demain j'ai mon après-midi de libre. Mais le tram le matin, comment marchera-t-il ? Cette saleté ! Et l'étudiante, aussi, quelle méchanceté, surtout indifférence. Il est vrai : j'avoue qu'à Aix, je suis ballot. Et aussi, qu'ils se grouillent pour nous donner nos cartes de papier.

[23 novembre, Marseille]

23 nov.

Petit journal... On ne veut pas de moi, nulle part. Cet après-midi, aux *Cahiers du Sud*, on m'a renvoyé en bloc, avec mes « vers » « proses », etc. Oui. C'est comme ça. Au fond, qu'est-ce que je ressens ? Je montai les trois étages et sonnai : une grande femme m'ouvrit et son petit mari se leva, retira ses lunettes : il semblait en train de faire de la comptabilité.

- Bonjour, Monsieur...

Je tendis la main.

- Vous me reconnaissez ? Schreiber.

- Ah ! En effet.

Il se leva précipitamment, parcourant la pièce, entrant dans une pièce à côté.

- Où sont les vers de M. Schreiber ?

Je m'assis. De la pièce voisine venaient des rires, des voix. Je pensais, je m'en souviens, au mépris que j'avais pour eux : pas très net, car c'était mêlé à cette chose : si j'étais publié ?

M. Ballard revint.

- Excusez-nous, cher ami, mais il n'y avait pas votre nom sur les feuilles...

Et il disparut à nouveau dans la pièce voisine. Ce coup-ci, ce fut le silence. J'étais un peu ému. C'était mon premier pas, etc. Je songai aussi que les deux directeurs de ces *Cahiers*, ne pouvaient pas se voir : c'est un prof d'anglais, qui les connaît, qui me l'a dit. J'attendais toujours. Enfin, il revint, posa les feuillets sur la table.

- Oui, oui, – il parlait lentement – il y a dans ces vers beaucoup de maladresses. C'est... enfantin.

Il se mit à souligner du doigt.

- Ça par exemple...

« Essayons de mourir, sans en avoir crié »

- Eh bien, non, non, ce n'est pas ça.

Toujours assis, je le regardai, sans rien dire, et ne pensais à rien. Il reprenait :

- Ce n'est pas assez abouti. On ne sent pas la nécessité de ces vers : bien sûr, vous n'avez que dix-neuf ans, et il y en a même qui sont poètes à dix-neuf. Mais enfin, il faut vous méfier des entraînements faciles, vous avez peut-être une âme poétique, mais ce n'est pas suffisant.

Je le regardai toujours, sans rien dire. Il continua :

- Je ne veux pas vous décourager : continuez toujours à écrire. Mais, ces choses-là, nous ne pouvons pas les publier : L-G. Gros l'a lu, tout à l'heure, et il a dit non. Comme c'est lui qui ~~Et il s'alla s'asseoir, reprit sa plume et ses comptes~~ s'occupe de la poésie, je n'ai plus à juger : mais je le lis là, et en effet, ça me paraît peu original...

Il avait fini. Je demandai :

- Et mon autre feuille, vous l'avez ?

- Oui. C'est Bertin qui est en train de la lire. Lui s'occupe de la prose.

Et il alla s'asseoir, reprenant ses comptes, tout content sûrement d'avoir quelqu'un qui s'occupe des vers, quelqu'un qui s'occupe de la prose. Et lui, de quoi s'occupe-t-il ?

Un grand type, vers les quarante ans, au visage assez intéressant sortit de la pièce voisine. Il se pencha vers moi.

- C'est vous Monsieur qui avez écrit cela ?

- Oui.

Je ne me levai pas. Il s'assit, et me regarda :

- Voici ce que j'en pense : il y a des choses très intéressantes : mais il y a trop de petits détails, qui gênent la vision d'ensemble. Les choses secondaires sont sur le même plan que les choses

principales. Vous avez voulu tout dire. Bien sûr, il y a quelques génies qui l'ont essayé, Joyce, par exemple ; mais je crois qu'il ne faut pas être trop ambitieux.

Je le regardais toujours. Que faire d'autre ?

- Certes, vous avez quelque chose d'incontestablement original, poétique.

Le directeur Ballard, leva sa tête :

- Tenez, lisez un peu les vers : comme ça on verra s'il est plus ~~œ~~ poète ou prosateur.

Bertin lisait.

- Oui. Ah ! Certes, on sent quelque chose.

- Vous croyez ? dit le directeur. Pourtant – il se leva cette fois-ci et s'approcha de nous. Pourtant, il y a des maladresses, il n'a que dix-neuf ans, alors, il faut se méfier, et puis on ne sent pas cette musique interne, du vers, sa nécessité.

Et il continua, à pérorer. Si j'avais demandé à cet imbécile, ce que ça veut dire, sa musique interne ? Il m'aurait sûrement répondu, c'est ça le plus désespérant. Bertin, hochait la tête :

- Eh bien, moi, non, je ne crois pas. On sent un tempérament certain ; certes, ce n'est pas abouti, et dans cet état, on ne peut pas le publier. Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas de ce que je vous dis ?

Je souris.

- Oh ! Non !

- Si vous avez quelque chose d'autre, dit Bertin, des contes, de la prose. Là, je vous ai dit sincèrement ce que je pense : mais je peux me tromper. Il y a de temps en temps, des choses communicables : mais trop de choses incommunicables.

Je demandai :

- Pourquoi faut-il que ce soit communicable ?

Le petit Ballard sursauta :

- Mais pour être publié, pardi.

- Mais, pour que le lecteur vous lise. Sinon, à moi, ça me paraît comme des déchets.

Il y eut un silence. ~~Et~~ Je me levai, et rassemblai les feuilles. Bertin me regardait.

- Ne vous découragez pas : si vous faites quelque chose, tenez-moi au courant : je vous dirai toujours sincèrement ce que j'en pense.

- Oh ! oui, oui.

Je souriais, et tendis la main à Ballard.

- Au revoir, Monsieur.

- Au revoir. Vous avez donc vu ce qu'il faut ? Que vous a dit M. Schlumberger, puisque vous dites que vous venez de la part de M. Schlumberger ?

Il vous manque cette musique.

Pendant qu'il parlait, je regardai ma montre, ostensiblement, et jetai :

- La musique ?

D'un air assez méprisant.

- Mais oui, mais oui, la musique : pas la musique extérieure, bien sûr.

Et comme il continuait, je souris, insolemment je crois :

- Ah ! bon.

Je pris congé de Bertin, qui me dit qu'il espérait que je reviendrais – puis se reprenant – enfin, j'espère...

Zut ! Qu'ils crèvent. Ce Ballard, surtout :

- Bien sûr, on peut se tromper : on n'est pas des dieux (!) : mais si on vous refuse chez *Poésies*, chez *Fusées*, alors vous conviendrez qu'il faut modifier... Nous avons déjà l'habitude, nous etc.

Pourtant, ils ont publié déjà tellement de stupidités... Pourquoi répondre ? Ils disent que c'est enfantin : que ce soit enfantin. Ils disent aussi que le principal se mêle à l'accessoire, que cela bouche la vision ? Je m'en fiche des visions : il y a tout, à des degrés plus ou moins forts, c'est tout, mais sans aucun rapport avec ce que tous nomment « principal » ou « accessoire ». Ils en sont toujours aux limites du principal, du secondaire, du communicable : comme ils ont sursauté, à mes mots :

- Mais pour que lecteur vous lise !

Le lecteur ! C'est drôle comme ça n'existe pas, pour moi, ces trucs-là : le lecteur, la discussion « spécialiste » de poésie. À un moment, quand Bertin m'a demandé :

- Vous vous sentez vraiment attiré par cette forme d'écriture...

Je ne savais quoi répondre. Brusquement, comme ça, parler de poèmes, devant ces types. Je n'y peux rien. Ce qui me plaît, c'est leur ardeur à ~~ne pas~~ me consoler : continuez à écrire, etc. Pauvres types, je vous revaudrai ça, d'une manière ou d'une autre.

Mon petit journal ! Lettre de Coiffard : très triste ; il est à bout de sa vie aux Chantiers. Comment se fait-il que lui, que beaucoup d'autres, perçoivent ce que j'écris ? Alors que presque tout le reste, y compris les professionnels, y jugent couic. Dimanche, je n'ai pas été avec Ginette. Je lui téléphonerai. Toujours néant avec Michèle.

Demain, la fac... Jésus... Dieu...

[24 décembre, Marseille]

24 – Une heure.

Il fait un peu froid.

Les prés en pluie, les arbres, ici, là, qui ressortent.

Vague nuit. Que deviendra ma vie morte ?

Vitres et cahots. La pluie fait des rides, puis c'est bouché.

Plus rien, plus rien n'arrive à me désespérer.

Rafales, et noir, dehors. Si je pouvais errer nulle part.

Que marcher comme eux, marcher comme ceux de mon cauchemar.

Mais tous chantent, quand les chants ne finiront jamais,

On nous fera attendre pour le tourment muet.

[25 décembre (1), Marseille]

25 – Noël. Cet après-midi, je suis seul : tous sont en famille.